

Recherches sociographiques



Paul GRELL et Anne WERY, *Héros obscurs de la précarité. Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent*

Jocelyn Létourneau

Volume 35, Number 2, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056872ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056872ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Létourneau, J. (1994). Review of [Paul GRELL et Anne WERY, *Héros obscurs de la précarité. Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent*]. *Recherches sociographiques*, 35(2), 286–290. <https://doi.org/10.7202/056872ar>

un sujet de droit qui possède la capacité d'ester en justice, c'est-à-dire la capacité de saisir le tribunal, d'être entendu et de faire appel de la décision.

Un des aspects les plus étonnants en même temps que les plus déterminants de la constitution de ce dispositif demeure l'émergence d'un corps de professionnels de l'assistance à l'enfance maltraitée. On a, à cet égard, affaire à une technocratie de l'expertise psychosociale. Ainsi dans la foulée de cette loi et de son instance judiciaire, apparaissent un corps de spécialistes — psychologues, psychiatres et travailleurs sociaux surtout, mais aussi éducateurs spécialisés, criminologues, orthophonistes, etc. — chargés d'encadrer puis d'assister l'enfance maltraitée. Et c'est à coup d'expertises, de contre-expertises, de contre-contre-expertises qu'avocats de la défense, procureurs de la couronne et juges tentent de trancher les litiges au nom des intérêts supérieurs de l'enfant, comme le dit la loi. La technocratie chargée de ces expertises tresse en amont autour de l'enfant un tissu serré de rapports et de relations de prise en charge pour qu'en aval puisse s'exercer une régulation, voire un contrôle des conduites des adultes-parents et des délinquants.

Trois des textes de ce livre sont écrits par des psychologues, les autres l'étant par des avocats et des juges. La lecture de ces trois textes constitue une illustration convaincante de l'obsession des *psy* par l'inadaptation sociale; ce qui faisait dire à un sociologue américain qu'ils sont des *architects of adjustment*. Nous sommes ici au cœur d'une sociologie de l'ordre social, aux antipodes d'une sociologie du changement, notamment du changement des rapports sociaux. Qu'il y ait un problème social générateur de souffrance et de misère, soit; que des professionnels s'y attaquent avec les meilleures intentions du monde, soit encore. Mais cela ne doit pas faire oublier ni la constitution d'un dispositif, ni son fonctionnement au nom d'une urgence sociale, la régulation d'une population à problèmes qui devient encombrante.

André TURMEL

Département de sociologie,
Université Laval.

Paul GRELL et Anne WERY, *Héros obscurs de la précarité. Des sans-travail se racontent, des sociologues analysent*, Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p. (Logiques sociales.)

Cet ouvrage, basé sur une vaste enquête menée dans la région montréalaise entre 1982 et 1984 auprès d'hommes et de femmes alors exclus de l'univers du travail salarié, joue sur deux registres : celui de la description d'états de vie tantôt dramatiques, tantôt heureux, de personnes qui ont volontairement choisi de s'éloigner de l'univers normatif du travail salarié ou qui en ont été exclues pour toutes sortes de raisons; celui de la connaissance sociologique, par l'exploitation fructueuse de récits de vie envisagés comme des récits de pratiques et qui nous font pénétrer dans un monde que la démarche scientifique habituelle, fondée sur les sondages ou sur l'analyse quantitative, arrive difficilement à saisir.

Toute la structure du livre est d'ailleurs scellée par ces deux plans enchevêtrés : dans chacun des chapitres se mêlent, de manière complémentaire, propos de locuteurs et analyses

des auteurs. Les uns et les autres dialoguent à partir de leur point de vue personnel, l'un étant marqué par l'introspection et l'autre par l'objectivation. Le sujet de leur discussion est on ne peut plus important en cette fin de XX^e siècle : appréhender les formes d'existence et d'aspiration en train de germer dans ce monde — la banlieue du travail salarié, comme l'appellent les auteurs — où règne la précarité, l'absence d'horizon long, l'instabilité, l'imprévision, le risque continu. La question est bien posée : comment vivre lorsqu'on ne peut appuyer son existence sur un travail salarié stable ? Et, surtout, comment comprendre, comment interpréter ce vouloir-vivre social « hors-circuit » ?

Au lieu d'apporter une réponse commode à laquelle on se serait attendu, soit que de vivre hors-la-norme du monde valorisé du travail entraîne, chez les acteurs, angoisses, frustrations et désenchantement, les auteurs, en se fondant sur les propos des locuteurs, avancent au contraire l'idée que dans ce monde mis à l'index et dénigré, s'épanouissent, à l'abri des regards de *Big Brother*, de nouvelles manières de vivre qui expriment un rejet de la soi-disant rationalité économique. En termes clairs, c'est à ses marges que la société salariale, qui semble pour l'instant l'horizon incontournable de tout projet d'avenir sinon le seul rêve que s'autorisent les collectivités, connaîtrait ses premières mutations.

Cette thèse, audacieuse mais séduisante, peut être soutenue dans la mesure où l'on accepte de ne pas envisager les pratiques, les modes de vie et de débrouillardise qui ont cours dans la banlieue du travail salarié, à l'aide des catégories avec lesquelles on est habitué d'observer et de raisonner, donc de conceptualiser le monde environnant. Par exemple, si l'on appréhende — et si l'on juge implicitement — ces pratiques en les typifiant selon des catégories en vigueur dans ce monde ordonné qui est posé comme l'idéal à atteindre et à reproduire (celui de la consommation soutenue, de la famille biparentale, du travail salarié, de l'assurance tout risque, de l'horizon long, de la sécurité blindée, etc.), on ne peut que les définir comme pratiques dégénérées, sacrificatoires, destructrices, dysfonctionnelles. Pourtant, nous disent les auteurs, si l'on resitue ces pratiques dans la trajectoire des individus concernés, si on les analyse dans le processus de structuration et d'équilibration des sujets dans leur milieu social ambiant, c'est un tout autre univers d'attitudes qui s'ouvre à l'observation et à l'interprétation.

La banlieue du travail salarié est en effet un monde grouillant d'autocréation, d'innovation, d'itinéraires originaux, de ruptures libératrices, d'évasions salutaires. Les acteurs qui s'y meuvent inaugurent de nouvelles trajectoires de vie, configurent un nouvel espace social de relations, d'actions et d'aspirations. Les expériences qu'ils vivent et dont ils ont pleinement conscience qu'elles marquent une distance par rapport aux modèles valorisés et normés dans la société salariale, sont porteuses de références, de temporalités et de rythmes différents. Autrement dit, c'est leur vie qui cesse d'être organisée en fonction des séquences imposées par l'organisation taylorisée du travail et par les sirènes de la société de consommation. Ce faisant, s'ouvre pour eux la possibilité d'autres rapports à l'existence et à autrui, dans la mesure surtout où ils sont capables de maîtriser le processus de rupture, de se doter des dispositifs matériels, conviviaux et psychologiques qui leur permettent d'éviter la déchéance, le recul et l'humiliation, pour plutôt se découvrir une nouvelle identité fondée sur d'autres satisfactions qui les libèrent des contraintes d'un monde, celui du marché du travail, qui de toute façon les rejette ponctuellement ou structurellement vers la marge.

Telle est, brièvement réénoncée, la thèse soutenue par les auteurs. La conclusion de l'ouvrage, en particulier, est riche de pistes pour interpréter les propos des locuteurs qui,

en se racontant, décrivent autant de nouvelles pratiques, de systèmes d'actions originaux dont ils sont les héros obscurs.

Si l'on fait abstraction du fait que le livre manque de style au plan de l'écriture (à cet égard, la préface de VERHAEGEN présente un contraste intéressant), que les auteurs ont parfois recours à des néologismes déplaisants (biographier son passé; la détermination d'une trajectoire) et que la bibliographie aurait pu être plus complète, la principale question que l'on est en droit de se poser est la suivante : les auteurs interprètent-ils justement ce qu'ils dénotent dans les récits des locuteurs ? Exagèrent-ils la portée de ce qu'ils appellent, en analysant les pratiques de débrouillardise décrites par les locuteurs, des temporalités originales et de nouveaux espaces sociaux de vie ?

Rompre avec la norme est une opération difficile, un défi jamais gagné, un enjeu quotidien, une corde raide sur laquelle on marche et de laquelle on peut toujours tomber. Le détachement apparent dont font preuve nombre de locuteurs dans leurs récits — détachement que les auteurs interprètent comme l'expression de mutations vécues et ressenties de la part des acteurs par rapport aux catégories identificatoires de la société salariale — est d'ailleurs empreint de contradictions. Plusieurs d'entre eux, tout en acceptant leur condition de « précarisés », la vivent comme une angloisse perpétuelle, un rejet dramatique de la société, la perte d'un refuge sécuritaire. On sent, derrière l'acceptation inéluctable de leur sort (plusieurs exclus savent en effet pertinemment que leur marginalité découle des restructurations d'un marché du travail qu'ils ne réintégreront jamais sur une base permanente), une tristesse mal contenue, une crainte indélogeable, un désespoir toujours latent. Admise par les auteurs, cette contradiction les amène d'ailleurs à distinguer entre deux espaces sociaux au sein de la banlieue du travail salarié, l'un qu'ils appellent la « frontière », et l'autre le « centre ». Aux « frontières » de la banlieue, là où se situent probablement la très grande majorité des « déclassés », le chômage est humiliant et désocialisant, il est subi comme une disgrâce et le processus de marginalisation tendanciel est très difficilement maîtrisé ou accepté par les personnes. Au « centre », là où on retrouve une minorité d'acteurs composée de décrocheurs conscients, l'anormalité du mode de vie, fréquemment rendue possible par des programmes sociaux financés par la collectivité¹, est au contraire vécue sur le mode de l'alternative enrichissante, de l'évasion bienfaitrice, de l'avenir libéré. Tout à fait maîtrisés par les personnes pratiquant cette marginalité, les défis et les obligations associés à ces formes nouvelles de vie sont considérés comme des prétextes d'expérimentation, comme des moyens de transition et d'ouverture vers d'autres rapports au monde. Que penser de ce tableau ? Tout en admettant qu'à la marge de la collectivité vit une petite société flottante qui s'épanouit dans des formes d'existence hors-la-norme, on aurait tort d'exagérer le phénomène et surtout de s'imaginer que les « précarisés », qui forment assurément une masse appelée à grossir au sein des sociétés industrielles, sont largement adeptes d'un néo-rousseauisme consistant à vivre libre et en harmonie avec leurs proches. Bien que largement médiatisés, ce qui leur octroie *de facto* une visibilité et une importance qui atrophient les comportements positifs alternatifs, la violence, l'illégalité sous toutes ses formes, les contestations de groupe et les doléances contre les pouvoirs publics restent encore les

1. Le lecteur doit savoir que parmi les 89 personnes dont les récits ont été conservés au moment de l'enquête originelle, 36 % recevaient des prestations d'assurance-chômage, 27 % obtenaient des prestations de bien-être social, 12 % se voyaient verser un salaire par l'entremise d'un projet gouvernemental et 6 % bénéficiaient de prêts et bourses. Par ailleurs, 10 % disposaient d'un salaire grâce à un emploi précaire. Enfin, 9 % ne recevaient ni prestations, ni salaires.

modes d'expression et de réaction les plus couramment utilisés par ceux et celles qui vivent « hors-circuit ». À cet égard se dégage souvent, de manière implicite dans le livre, l'idée selon laquelle le décrochage positif est une tendance significative qui marque nos sociétés, alors qu'il s'agit probablement d'un phénomène marginal qui n'a peut-être pas le potentiel d'avenir qu'on lui prête. La société salariale reste en effet un lieu d'attraction et de valorisation très puissant. Certes, il faut aller dans le sens des auteurs et admettre qu'une large proportion de salariés est insatisfaite de sa condition. Mais peu de gens iront jusqu'à se retirer de leur propre chef, sans support économique (qu'il vienne de l'État ou d'un conjoint) de cet univers qui demeure, et de loin, le principal foyer d'identification positive dans les sociétés occidentales.

Une deuxième remarque que nous pourrions formuler envers l'ouvrage touche à l'idée, qui n'est pas neuve, selon laquelle l'entretien biographique est une stratégie de connaissance qui permet d'outrepasser la rationalisation à outrance et la déshumanisation de l'expérience humaine qui est implicite à la démarche sociologique conventionnelle, ses praticiens se contentant d'interroger les locuteurs, le cas échéant, de telle manière qu'ils livrent des réponses transposables dans l'appareil catégoriel scientifique. On ne niera pas les limites de la démarche scientifique classique comme stratégie de connaissance. Cela dit, on peut toujours se demander si les auteurs, prisonniers de leur méthodologie, n'ont pas fait preuve de connivence avec les participants en épousant, au plan de l'analyse, ce que ces derniers disaient d'eux-mêmes et en endossant les façons qu'ils ont eues de se mettre en scène. On sait en effet que les auteurs parviennent à la conclusion que nombre de chômeurs, vivant positivement leur condition et maîtrisant le processus de leur marginalisation (en développant toutes sortes de modes alternatifs d'existence) sont en rupture consciente avec la société salariale, c'est-à-dire avec un régime de vie imposé par le capital, de même qu'avec l'éthique protestante du travail. Cette interprétation d'un itinéraire social, d'une séquence de vie comme étant l'expression d'une *successful story*, est audacieuse. En fait, il est inévitable qu'à la longue, les gens développent une représentation positive voire optimiste de leur condition, quelle qu'elle soit; en l'absence d'une telle identification favorable surgissent, chez les personnes, des formes plus ou moins accusées de déséquilibre mental ou de violence destructrice dirigée contre soi ou contre les autres.

On peut donc penser que les locuteurs ont *a posteriori*, au moment de l'entretien biographique, édifié une histoire d'eux-mêmes, de leurs parcours, qui est non seulement cohérente avec leur situation présente, mais qui est également l'expression de tout un ensemble de choix conscients, logiques et heureux qui se sont succédé voire appelés, *post hoc ergo propter hoc*. De tels discours, de tels récits autobiographiques sont-ils pour autant indicatifs qu'est en train de naître, dans la banlieue du travail salarié, un espace social stable où se meuvent des acteurs entretenant un lien ambivalent avec le travail institué, ce lieu ambigu se manifestant dans des gestes posés, dans des discours tenus et dans des représentations établies qui font qu'on ne peut plus douter de l'apparition d'un vouloir-vivre social, d'un système d'action alternatif à celui qui est imposé par le capital et le salariat ?

Tel est, en définitive, le débat ouvert par les auteurs et il s'agit d'un des mérites de l'ouvrage que de poser la question. Cela dit, la démonstration de l'existence d'un espace stable et alternatif au travail salarié, qui serait significatif d'un point de vue social et politique, reste à faire. C'est un fait que des personnes peuvent effectivement décider de partir, pour ne plus subir l'abrutissement de leur boulot, et ainsi se définir d'autres horizons qui conviennent mieux à leurs aspirations. Si elles constituent une masse critique suffisante, ces personnes

peuvent à la longue développer une gamme complémentaire d'activités de substitution au travail salarié. Encore faudrait-il savoir, toutefois, pendant combien de temps ces personnes (sont-ce d'ailleurs toujours les mêmes ?) maintiennent effectivement une telle vie « hors-circuit ». Par ailleurs, on sait qu'historiquement les sociétés salariales ont connu des phases mouvementées, coïncidant avec des récessions économiques, au cours desquelles les marchés du travail se sont fortement contractés, rejetant à la marge des milliers de personnes qui ont dû se débrouiller autrement (pensons à cet égard à la grande crise des années 1930). Ces dépressions n'ont jamais entraîné de remise en cause fondamentale du *trend* dominant qui marque le monde occidental depuis fort longtemps : celui de l'extension du rapport salarial. En fait, ce dont parlent les auteurs est un épiphénomène structurel aux sociétés humaines qui ne sont pas autosubsistantes. On peut se demander, dès lors, s'ils décrivent, comme ils le suggèrent, des pratiques et des discours de rupture porteurs au plan social.

Jocelyn LÉTOURNEAU

*CÉLAT et département d'histoire,
Université Laval.*

Jacques GRAND'MAISON et Solange LEFEBVRE (dirs), *Une génération bouc émissaire. Enquête sur les baby-boomers*, Montréal, Éditions Fides, 1993, 436 p. (Cahiers d'études pastorales.)

La dénonciation de François RICARD (*La génération lyrique*) a fait mouche; elle collait bien à un certain nombre d'idées déjà faites : la génération des baby-boomers a tiré d'immenses bénéfices des processus de modernisation de la société québécoise et du monde occidental en général — « beaucoup de courants historiques et culturels récents ont été des phénomènes collectifs qui ont traversé de part en part le monde occidental » (p. 78) — et elle a l'impudence de se les réserver tous. Les procès sont menés rondement, les condamnations fusent, tant du côté des aînés que de celui des cadets. Et voilà que les membres de cette génération bouc émissaire, qui se montrent de moins en moins impassibles devant autant d'accusations, sont à nouveau stigmatisés en des termes peu honorables : « “adulescents”, pseudo-adultes d'une éternelle jeunesse mythique, utopique » (p. 7). Dans le dossier constitué sous la direction de Grand'Maison et Lefebvre, il y a tout de même une invitation à une certaine indulgence à l'égard de cette génération qui serait aussi partiellement victime de sa chance.

Le ton n'est pas pour autant à la complaisance. Cette enquête sur les 35-50 ans fait partie d'une recherche-action plus vaste menée depuis cinq ans par une équipe de 50 chercheurs auprès de la population de six régions très diversifiées du diocèse de Saint-Jérôme au nord de Montréal. En accordant « un poids prioritaire aux perceptions qui se dégagent d'une majorité d'interviewés » (p. 9), on vient en quelque sorte confirmer ce qui ressortait des deux rapports précédents sur les adolescents et sur les jeunes adultes (20-35 ans) — un quatrième dossier est à venir sur les aînés de plus de 50 ans. Alors que l'« axe générationnel et intergénérationnel ne figurait pas au départ [du] projet même à titre de variable parmi d'autres » (p. 23), les tensions intergénérationnelles se sont révélées omniprésentes dans un